



HAL
open science

Voyage en Mongolie

Armand (abbé) David

► **To cite this version:**

| Armand (abbé) David. Voyage en Mongolie. 1875. halshs-00848798

HAL Id: halshs-00848798

<https://shs.hal.science/halshs-00848798>

Preprint submitted on 29 Jul 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Don de M^r H. BREUIL

VOYAGE EN MONGOLIE

Par l'abbé ARMAND DAVID

Missionnaire lazariste de Pékin (1)

L'intention de l'abbé David était d'explorer rapidement l'intérieur de ces montagnes en pénétrant vers le nord, et de passer ensuite, s'il était possible, à l'Oulachan occidental, très-riche, disait-on, en animaux. C'est là que se rendaient les chasseurs pour tuer les cerfs et s'en procurer les cornes neuves, qu'ils vendaient aux médecins jusqu'à trent et quarante onces d'argent la paire.

Toute mauvaise que fût la route qu'ils suivaient, elle était journallement parcourue par de nombreux mulets et des charrettes chargés de houille et de coke; ils apprirent là qu'il leur faudrait traverser soixante-douze fois l'eau à gué pour arriver au village de Ché-kouen; il ne viendra jamais aux Chinois la pensée de disposer ces gués de manière à ne pas se mouiller; ils préférèrent entrer dans l'eau plutôt que de faire un travail qui profiterait à d'autres.

Ils s'arrêtèrent pour faire leur premier repas en plein air, en face des mines de houille que l'abbé David avait visitées plusieurs jours auparavant. Ils auraient pu se procurer du charbon à bon marché; Sambdatchiemda aima mieux allumer son feu avec les argols qui jonchaient la route; en ce lieu la vallée est élargie et le ruisseau assez gros nourrit quelques petits poissons inconnus ailleurs.

Vers le soir ils arrivèrent à Ché-kouen, mais le propriétaire de la seule auberge du village leur fit mauvais accueil et refusa de recevoir un Européen.

On avait répandu de fâcheux bruits et les Européens étaient considérés comme des êtres dangereux et malfaisants. Cependant, avec un peu de fermeté, ils obtinrent de rester à

(1) Voir le numéro de janvier 1875 et la carte jointe à ce même numéro.



l'auberge; le missionnaire gagna même peu à peu la confiance de ces pauvres ignorants, et il put obtenir sa place sur la plate-forme en briques, sous laquelle passe la fumée du foyer: c'est le kang, sur lequel dorment tous les hommes de la maison, enveloppés dans leur couverture, et le repaire de plusieurs sortes d'insectes parasites qui s'y promènent en toute liberté.

Jusqu'à Ché-kouen, les montagnes placées à la gauche des voyageurs étaient toutes élevées et escarpées; mais à droite et au nord les collines s'abaissent et s'arrondissent; les couches de grès carbonifères sont tantôt horizontales, tantôt bouleversées en tous sens.

Le lendemain, par un froid vif, ils abandonnèrent la large vallée du torrent et s'engagèrent dans les collines du nord-est afin d'abrèger la route d'Ou-than-djao.

Le pays est désormais habité par les Mongols; l'abbé David et son compagnon ne rencontreront plus d'auberges.

A l'heure du diner, ils plantèrent pour la première fois leur tente auprès de quelques troupeaux de moutons gardés par une bergère mongole, chaussée de grandes bottes; elle menait en laisse son gros chien: c'était sa garde à elle.

Après leur halte ils continuèrent vers le nord-est; ils approchaient de la célèbre lamaserie d'Ou-than-djao, comme le leur prouvait la rencontre fréquente de lamas et de pieux Mongols montés à cheval ou à chameau.

Ils y arrivèrent le soir et ils dressèrent leur tente à un ly au-dessous de la lamaserie; la soirée et la nuit furent froides. L'aspect des lieux était sauvage; quelques gros pins étaient disséminés sur la montagne, parmi lesquels, disait-on, les loups foisonnaient. Aussi, dans la crainte de ces animaux, firent-ils entrer l'âne sous leur tente, quoique sa présence n'y fût pas sans inconvénients. Cette lamaserie, la plus renommée de tout l'Ourato et où Sambdatchiemda avait vécu deux ans, lorsqu'il était lama, est capricieusement bâtie à la thibétaine et toute blanchie à la chaux. Une multitude de petites mai-

sonnettes carrées, surmontées de plates-formes, entourent les temples principaux. On assure qu'elles sont habitées par plus de quinze cents lamas sous la conduite d'un grand lama considéré comme Bouddha incarné ou Fo vivant. On l'appelle communément le lama vivant.

L'abbé David apprit une histoire curieuse à propos du grand lama alors en fonction et qui était non-seulement le supérieur des autres lamas d'Ou-than-djao, mais encore le seigneur et prince de tous les pays d'alentour. Il était par conséquent fort riche et possédait plus de mille chevaux, trois mille vaches, ainsi qu'un nombre considérable de chameaux et de brebis. En outre, les dévots mongols venaient souvent lui faire de riches offrandes en paiement de ses bénédictions et des prières qu'il leur récitait en langue thibétaine.

Quelques années auparavant, le grand lama, ayant réuni une somme de trente mille taëls, se mit en tête d'aller l'offrir par dévotion au bouddha vivant de H'lassa. Il partit donc pour le Thibet accompagné de nombreux serviteurs lamas; mais ceux-ci, regrettant de voir l'argent de l'Ourato aller grossir les caisses du premier des grands lamas, profitèrent du passage d'un fleuve pour dérober les lingots, en jetant à l'eau leur bouddha vivant qu'ils laissèrent pour noyé. Mais le pauvre homme, après un long évanouissement, se trouva rejeté vivant sur la rive, se sauva, et put encore continuer son voyage jusqu'au Thibet, d'où il était revenu deux ou trois ans avant à son ancienne lamaserie d'Ou-than-djao.

Pendant qu'ils le croyaient mort, les lamas de ce lieu étaient allés à la recherche de l'enfant, dans lequel, d'après leur croyance, devait avoir transmigré l'âme du grand lama noyé, et ils avaient trouvé en effet un très-jeune homme mongol doué de tous les signes constatant la présence de Bouddha. Cet enfant fut porté dans la lamaserie et reconnu pour le vrai grand lama, tandis qu'un conseil de vieux lamas

lui enseignait les formules des prières thibétaines et dirigeait les affaires en son nom.

Quel ne fut pas leur étonnement et leur désappointement en voyant reparaître l'ancien lama vivant. Mais celui-ci eut beau revendiquer ses droits, on ne l'écouta pas; le nouveau bouddha vivant ne voulut pas céder les siens. Ce fut un scandale; les dévots du pays tinrent pour l'ancien supérieur et dirent que le jeune homme n'était pas grand lama légitime; mais celui-ci n'en jouit pas moins de tous les revenus de la riche lamaserie, favorisé par les vieux lamas qui avaient, sans doute, des raisons pour agir ainsi. Le pauvre vieux noyé ne pouvant tenir en face de tant d'impiété et se sentant impuissant à gagner sa cause devant les tribunaux de Kouï-hao-tcheng, où, comme partout en Chine, les plus riches ont toujours raison, s'est vu obligé de se retirer dans une petite lamaserie fort éloignée, où il vit en simple lama. On a pourtant condamné et mis à mort plusieurs lamas convaincus trop clairement d'avoir attenté à la vie de leur supérieur au passage du fleuve.

Les lamaseries sont fort nombreuses en Mongolie et relativement riches; on affecte de les bâtir à la thibétaine, c'est-à-dire que ce sont des édifices carrés, ayant parfois un second et un troisième étage, et soigneusement blanchis à la chaux, ce qui contraste agréablement avec la couleur des sombres tentes mongoles ou des maisons chinoises toutes bâties avec de la terre.

On rencontre partout une multitude de lamas reconnaissables à leurs robes rouges ou jaunes, à leur tête rasée et privée de queue; ils habitent soit les lamaseries, soit dans leurs propres familles où ils s'efforcent chacun de pourvoir de leur mieux à leur subsistance. Les lamas doivent vivre dans la continence, mais on prétend qu'en général ils sont loin d'être fidèles à cette règle.

Outre les lamas masculins, il y a aussi des lamanesses, dont le costume est absolument semblable à celui des hommes;

elles ont la tête tondue et nue. Toutefois les femmes ne se font lamanesses qu'arrivées à un certain âge et lorsqu'elles ont élevé leur famille. C'est par dévotion qu'elles agissent ainsi et dans l'espoir d'obtenir une heureuse transmigration de leur âme.

Quant aux hommes, leur vocation est déterminée par la volonté toute-puissante de leur père, qui, sachant que les pâturages ne multiplient pas comme les enfants, vouent dès l'enfance, à l'exception d'un ou deux, leurs fils au lamanisme, ce qui explique la rareté de la population mongole.

Les rites lamanesques ont une ressemblance frappante avec les cérémonies du culte catholique; le grand lama porte une sorte de mitre, ainsi que la chape, et donne des bénédictions à peu près comme nos évêques; dans les *djaos* ou temples, les lamas sonnent la cloche et frappent le tam-tam, le matin, à midi et le soir, comme nous le faisons pour l'*angelus*; les dévots récitent leurs prières au moyen d'un chapelet qu'ils roulent sans cesse entre les doigts. L'ex-lama compagnon de route de l'abbé David l'assura que dans certains pays les zélés lamas pratiquent une sorte de confession volontaire de leurs péchés, après laquelle on leur impose des pénitences proportionnées aux fautes avouées. Le missionnaire pense que la religion lamanesque, dont l'organisation ne remonte pas très-loin, a voulu imiter la religion chrétienne, qui a été prêchée dans l'extrême Orient dès les temps les plus anciens.

Les lamas sont d'une ignorance extrême en histoire, en géographie et plus encore en science métaphysique. La plupart d'entre eux se doutent à peine qu'en dehors de la Mongolie, du Thibet et de la Chine, il y ait d'autres grands États, si ce n'est la Russie. Cependant, depuis quelque temps, plusieurs Mongols ont appris qu'il y a des hommes occidentaux, des Siang-jin, nom chinois sous lequel ils confondent les Européens, les Américains et même les Africains,

mais ils s'en font des idées étranges. Nos allumettes chimiques, nos aiguilles, nos toiles de coton et même nos photographies sont colportées par les marchands chinois dans tous les coins de l'Asie centrale. La confection de ces objets stupéfie ces braves Mongols, naturellement simples et remplis de bons sens. Nos allumettes chimiques, qu'on vend partout à vil prix, sont destinées à donner une haute idée de l'esprit européen : mais il est à regretter que les photographies stéréoscopiques, qui pourraient si puissamment contribuer à faire apprécier les avantages de notre civilisation, soient pour la plupart des tableaux indécents et même obscènes. Les marchands trouvent leur compte à flatter les mauvais penchants et les basses passions, mais c'est au détriment de la morale et de l'honneur des Européens.

La nuit que les voyageurs passèrent sous leur tente au pied de la montagne d'Ou-than-djao (lamaserie des cinq temples) fut très-froide et de plus ils étaient inquiétés par la crainte des loups. Le ciel, d'abord couvert et annonçant la neige, s'éclaircit le matin. Ils continuèrent leur ascension dans la vallée située au nord-est de la lamaserie, au milieu de montagnes granitiques couvertes d'une végétation plus abondante et de broussailles touffues. Ils se dirigèrent vers la grande montagne boisée du Djao, afin de l'explorer. Ils montèrent ainsi, au milieu de montagnes exclusivement cristallines, jusqu'à 4 lieues au nord d'Ou-than-djao. Là, après avoir traversé une gorge élevée, ils se dirigèrent à gauche pour s'engager dans une vallée qui s'élargit en descendant.

La neige tombait, mais sans les retarder non plus que les autres voyageurs qui affluent autour de la lamaserie. Parmi ces pieux pèlerins ils remarquèrent une princesse mongole chevauchant au milieu de six ou sept mandarins. Elle les salua avec bienveillance en passant près d'eux. C'était une dame âgée, toute vêtue de drap rouge et dont

le cortège rit de bon cœur en voyant le piètre équipage des explorateurs.

Ils arrivèrent vers trois heures dans une large vallée découverte, remplie de beaux pâturages. Les Mongols l'appellent Payan-kto, nom fréquent dans leur pays. Ils furent obligés de s'y arrêter, près d'une misérable habitation mongole, parce qu'en avançant plus loin ils ne trouveraient plus d'eau pendant toute la journée. Pour cuire leur millet il leur fallait de l'eau, et à défaut de broussailles des argols, deux choses qu'on ne trouve en Mongolie qu'au voisinage des tentes, ce qui prouve que les eaux, surtout celles de source, sont rares dans le pays qui souffre presque tous les ans de la sécheresse. Sans doute on pourrait percer des puits et trouver de l'eau assez près du sol en plusieurs endroits; mais les Mongols répugnent au travail et n'ont d'ailleurs que peu d'outils. Il en résulte que de vastes vallées, propres à l'agriculture et au pâturage, sont complètement stériles et désertes.

Pendant ils rencontrèrent un puits dans un vallon du Payan-kto; il pouvait avoir deux mètres de profondeur, et il suffisait abondamment aux besoins de trois ou quatre familles mongoles, dont les troupeaux étaient, il est vrai, peu nombreux.

Au moment où ils étaient occupés à faire cuire leur millet, par un vent violent et lorsque la pluie commençait à tomber, ils virent arriver de la tente voisine une vieille Mongole, la tête rasée, et vêtue de violet. C'était une lamasse qui venait leur offrir une cruche de lait, suivant la politesse du pays. Ce présent était agréable quoique fort embarrassant : la conveance exigeait que l'on reudît une valeur au moins égale à celle reçue. Ils avaient bien quelques sapèques, mais les Mongols n'en veulent point, l'argent monnayé n'ayant pas cours chez eux; tout le commerce s'y fait par échange, ou tout au plus au moyen de lingots d'argent. Ils n'eurent donc d'autre ressource que de lui donner quel-

ques poignées de leur petite provision de millet quelle accepta avec grande joie.

Cependant le temps, devenu de plus en plus mauvais, les obligea à camper; ils firent un bon souper sous leur tente en mêlant la petite quantité de lait qu'ils avaient reçue (environ un tiers de litre) à leur thé sans sucre et à leur houillie de millet. Le même soir une autre vieille femme vint leur demander des vivres qu'ils durent refuser, tant ils étaient pauvres. D'ailleurs Sambdatchiemda avait averti l'abbé David que les Mongols sont très-mendiants, et celui-ci se tenait sur ses gardes pour ne pas être plus tard pris au dépourvu.

Bientôt après arriva un homme âgé déjà, mais robuste et bien fait; c'était le mari de la Mongole; il leur raconta qu'il était venu s'établir depuis peu de temps dans cette vallée, après avoir été forcé de quitter sa terre natale, attendu que leur prince avait eu la faiblesse de céder ses meilleures terres ou ses pâturages aux Chinois qui les cultivaient moyennant une contribution annuelle. Il ajouta qu'il avait perdu tout son bétail, qu'il était père de quatre enfants, et que, depuis deux jours, il n'avait absolument rien à manger. Cette histoire vraie ou fausse les attendrit, et ils firent une nouvelle brèche à leurs provisions. Ils rencontrèrent plus tard, sur leur route, une telle abondance de gibier que, sans perdre de temps, l'abbé David put abattre autant de bartavelles et de lièvres qu'il en fallait pour faire durer leurs provisions pendant une quinzaine de jours que dura encore l'expédition.

Après une fort mauvaise nuit troublée par le vent, la neige, la crainte des loups et les aboiements de gros chiens dans les environs, ils furent réveillés par le chant mélancolique et assez agréable d'une voix de femme, accompagnée du bruit de lourdes hottes: c'était une jeune bergère qui passait menant boire son troupeau au puits voisin. L'extérieur des femmes mongoles est très-rude, à cause de la vie dure qu'elles mènent, et qui contraste singulièrement avec

la douceur habituelle et la délicatesse de leur voix; les femmes chinoises, au contraire, si langoureuses en apparence, ont le plus souvent un timbre de voix grave et criard. La jeune bergère, en les voyant, salua et s'approcha avec une confiance qui étonne tout voyageur qui arrive de Chine; jamais les Chinoises ne saluent, surtout les hommes; les femmes mongoles au contraire saluent toujours. On trouve encore là assez de simplicité et d'innocence de mœurs, et dans les endroits reculés on n'y connaît pas cette timidité artificielle des Chinoises, qui n'est qu'hypocrisie.

Malheureusement l'abbé David ne savait pas le mongol, et son interprète Sambdatchiemda, occupé à allumer le feu avec des argols mouillés, était peu disposé à la conversation. La jeune bergère, un peu désappointée de leur impolitesse, s'en alla sans plus s'occuper d'eux, puiser l'eau nécessaire à une trentaine de vaches. Elle pouvait avoir de dix-sept à dix-huit ans; ses traits étaient réguliers, et sa taille svelte et élancée; ses cheveux blonds, couleur moins extraordinaire en Mongolie qu'en Chine, étaient partagés sur le front, et divisés sur le derrière de la tête en une infinité de petites tresses ramenées par leurs extrémités sur les tempes et fixées à la toque. Le costume de cette jeune fille consistait en une longue robe jadis rouge, serrée par une ceinture, et recouverte d'un gilet sans manches; elle portait de longues bottes de cuir. Sa toque, de forme conique, à petits bords relevés, soutenait une quantité de bijoux et de perles de verre, rattachés aux boucles d'oreilles. D'ordinaire, les femmes mariées parent leurs bounets et leurs cheveux d'un plus grand nombre encore de ces ornements en métal et en pierres plus ou moins précieuses.

La matinée s'annonçait bien, mais la tente était toute gelée; il fallait donc attendre qu'elle fût sèche et que le millet fût cuit. Enfin ils purent se remettre en route. La vallée descend rapidement vers le nord-ouest. Ils arrivèrent au lit d'un large torrent desséché et couvert de cailloux, parcouru

dans toute sa longueur par une route qui mène au Mao-min-ngan. La journée fut excessivement pénible; ils marchèrent jusque vers la nuit sans rencontrer un seul homme et sans savoir exactement où ils allaient. Néanmoins ils eurent la chance d'arriver, vers la chute du jour, au fond d'une très-longue vallée, sèche, déserte, dans un coin de laquelle ils aperçurent des vaches. Les hommes n'en devaient pas être éloignés. En effet, ils trouvèrent là un mauvais puits qui servait à abreuver le bétail d'un Chinois établi dans les gorges voisines. Les pâtres s'enfuirent épouvantés à leur approche en ne répondant que par des mensonges aux questions que les voyageurs leur adressaient sur leur route. Leur crainte venait-elle de ce qu'ils apercevaient pour la première fois un Européen? ou bien ces montagnards étaient-ils des gens ayant eu besoin de se réfugier dans des lieux sauvages pour éviter la justice humaine? Cette dernière supposition était possible; on avait souvent averti l'explorateur de se tenir en garde contre les malfaiteurs qui habitent tout l'Oulachan.

Cependant la pensée des voleurs n'inquiétait pas beaucoup les deux voyageurs; ils avaient confiance que la vue du fusil de l'abbé David et d'un revolver leur éviterait tous dangers dans ce pays, où il suffit d'avoir des armes pour n'avoir pas besoin de s'en servir.

La matinée du 1^{er} juin fut passée dans la vallée inhabitée de Tchouktchirgol; puis le naturaliste fit une ascension sur les montagnes de l'ouest. Il y trouva une haute vallée découverte et des terres meubles jaunes qui paraissent autrefois avoir été cultivées.

Après avoir monté encore une heure ou deux à l'ouest de leur campement, l'étroite et sauvage vallée de Tchouktchirgol, ils trouvèrent un pays d'un aspect différent; les montagnes cristallines disparaissent pour quelque temps et sont remplacées par des collines arrondies, recouvertes de terre jaune diluvienne, à travers lesquelles est profondément

creusée la route qui mène au pays dit Payan-kto, et que les Chinois cultivent çà et là. Ces monticules ronds et jaunes, analogues à ceux dont on extrait la houille à Mei-yao, s'étendent au sud jusqu'à Pao-thou. Ce pays est très-sec et privé de cours d'eau.

Partis depuis six jours de Sartchy, les voyageurs n'étaient encore qu'à une centaine de lys au nord de cette petite ville; il leur avait fallu faire un détour pour contourner le grand massif des monts d'Ou-than-djao. Le désir de l'abbé aurait été de couper la chaîne vers le nord-ouest et de se diriger de là directement vers l'Ourat occidental; mais Sambdatchiemda soutenait que, pour exécuter ce projet, il fallait traverser une immense plaine stérile et sans eau, où l'on ne peut s'engager qu'avec plusieurs chameaux. Ils tournèrent donc au sud-ouest.

Après avoir gravi, pendant quelques heures encore, quelques petites montagnes, ils se retrouvèrent dans une autre vallée qui ressemblait à celle qu'ils venaient de quitter et qui les mena, la nuit, à une sorte de petite auberge isolée peu éloignée d'un village chinois appelé Ta-miao. Ils étaient à six lieues au nord de la ville de Pao-thou. Pour leur souper, de la farine de sarrasin cuite à l'eau pure, associée à une pâte de haricots jaunes fraîchement apprêtée, fit une agréable diversion à leur millet et à leur tsamba.

Après avoir passé une nuit tranquille dans leur petite auberge de dix pieds de long sur cinq de large, où ils logeaient pourtant quatre hommes, ils se remirent courageusement en route en se dirigeant vers l'ouest. Les montagnes arrondies continuèrent pendant quelques lieues; puis ils se trouvèrent en plaine découverte, ayant à leur droite la chaîne de l'Ourat central, à gauche la terre plate limitée par le fleuve Jaune qui coule à quelques lieues de là, et ayant pour horizon au sud les collines basses et sablonneuses du pays des Ortous. Le terrain était couvert d'iris, de réglisses et de sophoras herbacés.

La matinée fut belle, mais vers midi un vent violent éclata et le tonnerre se fit entendre; ils se hâtèrent de découvrir un enfoncement de terrain propre à leur campement, et de ramasser des argols secs de chameau qui joints à quelques épines pourraient leur donner, avant la pluie, du feu pour faire cuire leur millet. L'orage ne se fit pas attendre; un vent épouvantable les couvrit de sable, et toute leur provision de millet s'en trouva mêlée. Ils avaient toutes les peines du monde à maintenir leur tente, qui résista cependant grâce aux cordes ajoutées et aux énormes pierres dont ils avaient surchargé les douze chevilles qui les tenaient. C'était un véritable cyclone; le vent, qui d'abord soufflait de l'est, tourna au sud, puis à l'ouest et au nord, pour revenir à l'est à la fin de la nuit. Mauvaise nuit, nuit pleine d'anxiété.

Au point du jour, les lamas mongols campés non loin des voyageurs vinrent les féliciter de n'avoir pas été emportés par l'ouragan; pour eux, aguerris contre ces sortes d'incidents, il leur arriva pourtant quelquefois de perdre des chameaux dispersés par la bourrasque.

— Où allez-vous? demandèrent-ils.

— A l'Ourat occidental, répondit l'abbé David.

— Combien d'hommes êtes-vous?

— Comme vous voyez, deux et notre âne.

— Vous ne craignez pas les brigands? Ils ont dévalisé avant-hier et criblé de coups de sabre deux pauvres lamas qui passaient, sur leurs chameaux, devant la gorge de Hatamel.

— Pauvres gens!... c'est justement là que nous nous dirigeons.

— Et vous n'avez pas peur, vous, deux hommes seuls et à pied?

— Nous ne connaissons pas ce sentiment-là, et nous irons partout, malgré tout.

Ces bons Mongols n'en paraissaient pas plus rassurés sur

le compte des explorateurs, mais ceux-ci savaient par expérience qu'un peu de sang-froid, l'aspect de la barbe européenne et surtout la vue de leurs armes pouvaient défier des centaines de malfaiteurs chinois ou mongols.

Le matin il pleuvait, mais le vent s'était calmé. Près du campement des deux voyageurs se trouvait une très-belle lamaserie, aux cent maisonnettes blanches bâties à la thibétaine, sur une longue et basse colline qui s'étend au loin, du nord au sud, le long du torrent. C'est le Djao de Kuentilien, qui donne son nom à toute cette région presque inhabitée. C'était pour le naturaliste un mauvais voisinage, car les règles lamanesques ne permettent pas qu'on tire un coup de fusil ou qu'on tue un animal aux alentours des lamaseries.

Il était plus de midi quand ils purent se remettre en marche vers le couchant. En passant devant la lamaserie, ils aperçurent, à travers un bosquet de grands saules, une centaine de lamas divisés en petites escouades, assis sur la terre nue ou accroupis sur leurs talons. C'étaient des lamas élevés à l'école. Chaque escouade avait, debout devant elle, son maître qui lui enseignait à réciter par cœur des prières thibétaines qu'il ne comprenait pas lui-même, en gesticulant comme un comédien chinois. Tous étaient vêtus de robes jaunes ou violettes surmontées d'une large écharpe rouge, la tête coiffée d'un grand bonnet jaune de cérémonie qui rappelle par sa forme le casque de nos pompiers. Toute la science de ces pauvres gens consiste à savoir plus ou moins de formulaires de prières en langue inconnue. Quelques vieux lamas surveillaient la classe; c'était sans doute le supérieur entouré des anciens; tous étaient remarquables par la grandeur du nez et par l'ampleur de l'étendard de l'oreille.

Le soir les voyageurs arrivèrent à l'entrée d'une vallée arrosée par un clair ruisseau. Bien qu'on leur dit que le pays était infesté de loups, de panthères et de voleurs, ils

y établirent leur tente, car ils y voyaient de bonne herbe pour leur monture, des broussailles et de l'eau pour préparer leur millet. C'était tout ce qu'il leur fallait; ils passèrent une délicieuse nuit. Ils étaient pourtant dans la fameuse gorge de Hatamel dont on leur avait fait de si terribles récits.

Partis à la recherche d'objets d'histoire naturelle, ils marchaient silencieusement dans des solitudes couvertes d'épaisses et hautes broussailles, quand l'abbé David entendit son compagnon parler derrière lui. Il ralentit le pas. Un homme à grandes moustaches rousses, au nez assez développé et presque aquilin, qu'ils n'avaient aperçu ni devant ni derrière eux, apparut soudainement entre deux murs de taillis presque impénétrables qui bordaient ce chemin unique et rétréci. Il accosta Tchy-lama en disant pour premières paroles :

— Combien êtes-vous ?

Il portait un fusil et semblait trop bien vêtu pour un habitant de ces bois.

Mais si Sambdatchiemda n'avait pas beaucoup d'esprit, il avait du cœur, il était brave, courageux; c'était un vieux routier qui ne craignait plus rien depuis son fameux voyage au Thibet, où il avait accompagné MM. Huc et Gabet.

— Nous sommes deux ici, répondit-il, mais il y a de nos hommes derrière nous... nous n'avons rien à craindre.

Sambdatchiemda faisait allusion (allusion un peu hardie à la vérité) à leurs deux compagnons d'expédition restés en effet derrière eux à Sartchy, qu'ils avaient quitté depuis dix jours.

L'abbé David s'approcha alors de l'inconnu en rembrunissant son visage rendu déjà passablement sauvage par une barbe de quinze jours : l'homme au fusil devint timide. L'abbé feignit de le prendre pour un chasseur et le questionna comme tel, mais il n'en obtint aucune réponse précise ni sur les lieux ni sur les animaux qui s'y trouvaient.

Le courageux explorateur avait des soupçons assez fondés sur l'honnêteté de cet individu qui parlait chinois et mongol. Ces soupçons augmentèrent encore quand, un peu plus loin, ils aperçurent dans un détour de la vallée cinq beaux chevaux.

— A qui sont ces chevaux? demanda-t-il.

— A nous.

— Combien êtes-vous donc ?

— Cinq.

— Où sont vos compagnons ?

L'abbé ne put comprendre la réponse. Mais il se souvint que trois jours auparavant deux pauvres lamas mongols avaient été volés et couverts de blessures à l'entrée de cette vallée, et que les voleurs étaient cinq et à cheval... Il se crut donc et avec raison dans un repaire de brigands; mais il paya d'audace; il fixa ses yeux dans les yeux bleuâtres de son interlocuteur, dont il prit sèchement congé pour aller tranquillement planter sa tente plus haut, à une demi-heure de chemin. Cependant, avant la nuit, il désira avoir des notions plus exactes sur ses voisins, et laissant Sambdatchiemda ranger le campement, il redescendit seul, armé de son fusil et de son revolver à quatre coups. La vue de ces armes fera, disait-il, une impression salutaire sur l'esprit de ces brigands. Mais ils avaient disparu, ne laissant d'autres traces de leur passage qu'un feu éteint et les restes d'un repas d'oignons sauvages qu'ils avaient ramassés en quantité et dont ils n'avaient mangé que la moitié.

L'abbé David s'empressa de les prendre et de les porter à son compagnon, qui raffolait de ces légumes. C'était d'ailleurs un condiment pour le millet et des perdrix tuées le matin, qui cuisaient déjà dans l'eau pure.

La nuit ils furent réveillés par des cris étranges qu'ils prirent pour le hurlement d'une panthère. L'abbé David tira un coup de fusil, et la bête s'en alla hurler plus loin; le matin, le même cri s'étant fait entendre de nouveau assez

près d'eux, le naturaliste chargea à balles son fusil, et, s'armant de son revolver, il se dirigea vers les taillis d'où partaient les cris; mais il ne vit et n'entendit plus rien; au retour, un malheureux lièvre qui se trouva sur ses pas fut abattu pour augmenter les provisions de bouche. Le malheur était qu'il fallait le manger bouilli, et que c'est une détestable préparation, surtout quand on manque de sel pour l'assaisonner.

Le 7 juin, ils se remirent en route pour retourner à Sartchy. Dans toute l'étendue qui les séparait de cette ville, c'est-à-dire pendant une vingtaine de lieues, on ne compte que trois ou quatre petits filets d'eau qui descendent des montagnes pour se perdre avant d'arriver au fleuve Jaune. Les trois dépressions de terrain peu considérables qu'ils rencontrèrent ont fait croire à quelques géographes chinois que la contrée renferme des lacs, mais ce ne sont que des marais de quelques centaines de mètres de long.

Ils cheminaient péniblement, après avoir campé encore une fois près du torrent de Kuentilien, quand un orage les surprit près de la ville de Pao-thou. Cette cité, sans murailles, située sur une terre très-argileuse jaune et bleue, est très-peuplée (on lui donne jusqu'à dix mille familles). Elle peut avoir six ou sept lys de longueur de l'est à l'ouest. Les environs en sont très-fertiles, mais mal cultivés; la population passe pour très-mauvaise; tout le monde y fume l'opium, et de même qu'à Sartchy, malgré les défenses des mandarins, on voit le long de la route des champs de pavots.

La crainte des rebelles Houy-houy de Ning-stia-fou a fait établir une garnison militaire au-devant de la ville; on compte trois mille soldats tartares campés au milieu de grands carrés entourés de murailles de terre.

L'apparition d'un Européen armé au milieu de ces camps, et arrivant précisément du côté occupé par l'ennemi, fit impression, mais l'explorateur français s'engagea résolûment

au milieu des soldats ébahis, et il était déjà bien avant dans la ville quand il entendit crier derrière lui :

— Arrêtez, arrêtez !

Il s'arrêta en effet en demandant ce qu'il y avait. Quelques soldats affublés à la hâte de leur chapeau d'ordonnance lui dirent que le grand homme, leur général, leur ordonnait de le conduire à lui.

— C'est bien ! répondit l'abbé David ; mais pourquoi m'avez-vous laissé passer quand j'étais prêt à lui montrer mes papiers ? Je suis déjà trop avancé, le temps menace, j'ai beaucoup de chemin à faire avant la nuit, et d'ailleurs je suis trop mal vêtu pour me présenter devant le grand homme.

— Nous devons exécuter les ordres du général, reprennent les soldats.

Mais comme l'explorateur ne tenait pas à revenir sur ses pas, que cela lui faisait perdre une demi-journée, il refusa de les suivre. Ils le saisissaient par le bras, voulant l'entraîner, bien qu'ils n'eussent pas l'air guerrier, ni lui, ni Sambdatchiemda, ni l'âne, tous plus ou moins chargés de paperasses remplies d'herbes, de boîtes de carton, de filets à insectes et autres objets tout aussi peu effrayants.

— Ah ça ! dit l'abbé David en renforçant sa voix, je ne suis pas moi un soldat qui dépende de votre général ; je veux bien observer les règlements, mais il faut les observer vous-mêmes ; c'est ainsi que les choses se passent en Europe. Savez-vous qui je suis ? Si vous ne le savez pas, demandez à voir mes passe-ports, et voilà tout. Est-ce que je suis dans un pays de sauvages qui ignorent les conventions ?

Ces dernières paroles firent un peu rougir les assistants dont le nombre grossit.

— Mais nous ne savons pas lire, répondent les pauvres soldats, et notre grand homme veut vous interroger lui-même.

— Alors, qu'il vienne ici; quant à moi, je suis rendu de fatigue, et je ne rebrousse pas chemin; d'ailleurs je suis Français et homme d'honneur.

Le voyageur comprenait bien que s'il avait la faiblesse de céder et de se rendre devant le mandarin, celui-ci lui ferait subir un interrogatoire en règle, qu'il le retiendrait probablement en prison, malgré tous les papiers émanant des premières autorités de l'empire, et que c'en était fait de ses collections et sans doute aussi de toute sa campagne.

Cependant Sambdatchiemda, intimidé à la vue de tant de soldats dont les figures étaient réellement peu bienveillantes, cherchait maladroitement dans le sac rouge où était placé le passe-port.

— Tenez, dit l'abbé David aux soldats, qui étaient déjà plus de cent, voici mon *piao* en mongol et en chinois; montrez-le à votre grand homme, je vous attends ici; je vous donne un quart d'heure pour revenir.

Après quelques hésitations, ces soldats le laissèrent, partirent et revinrent tout haletants.

— Le grand homme a dit que vous pouviez continuer votre route.

— C'est bien, reprit le voyageur en les regardant fixement: vous êtes de braves gens; il manque encore une minute au quart d'heure que je vous ai accordé.

Souvent, dans ces contrées, il faut avoir l'air de commander pour ne pas être écrasé. Malheureusement ce rôle était peu dans la nature du savant naturaliste, dit-il lui-même.

Enfin ils tournèrent vers l'orient, mais la difficulté était de continuer la route. Pendant les pourparlers, il s'était rassemblé autour d'eux un si grand nombre d'hommes pour voir l'Européen, qu'il était impossible d'avancer; ils furent contraints de dépenser beaucoup de temps et beaucoup de patience pour venir à bout de se dégager de cette foule qui l'accompagnait depuis une demi-heure dans ce

long et sale boyau, ville de fumeurs d'opium, d'oisifs et de canaille de toute espèce.

Sur ces entrefaites, un épouvantable orage éclata. Force fut aux voyageurs de s'arrêter devant une boutique chinoise où l'on eut la politesse de les inviter à entrer. L'abbé remercia et s'assit simplement sur le devant de la maison, laissant les curieux contempler à leur aise sa mine et sa mise fort peu aristocratiques. La pluie ayant cessé, il se remit en route, ayant à lutter contre un autre genre de persécution. C'étaient deux Mongols assez bien mis, qui voulaient à toute force le faire monter sur un de leurs baudets tout sellés; ils lui firent des génuflexions, des protestations sans nombre afin de le déterminer à accepter leur offre, mais il resta inflexible, d'abord parce que les Mongols ne donnent *un* que pour avoir *dix*; ensuite parce qu'il avait des soupçons sur la pureté d'intention de ces inconnus dans un pays de brigands; enfin parce qu'il préférait ses jambes à toutes les montures du monde, toutes les fois qu'il ne s'agissait pas de très-longs voyages.

Il fallait encore passer la nuit sous la tente, mais cette fois ce fut au milieu de la grande cour d'une auberge-étable. L'explorateur ne voulut pas aller s'établir sur le kan unique de la maison, de peur d'y être confondu avec des gens de toute sorte fumant, jasant et criant la nuit entière, de peur aussi de la vermine qu'on ne se donne pas même la peine de tuer. Il avait besoin d'un repos qu'il goûta en effet sous sa petite tente, bien qu'elle fût placée sur un lit de fumier sec et de cailloux peu moelleux. Heureusement il était fait à tout.

Le 10 juin, l'abbé David toucha à la fin de sa première grande campagne dans l'Ourato occidental, et il rentra dans sa demeure provisoire de Sartchy où il trouva tout en bon état.

Sa santé et ses forces s'étaient bien maintenues pendant cette pénible et dangereuse expédition; le régime de millet et de tsamda (le seul possible dans ces régions) l'avait sou-

tenu suffisamment pendant huit ou dix jours; mais, après, l'assimilation ne se faisait plus. On sait que le tsamda est la farine de haricots et d'orge qu'on a fait griller préalablement, et qui offre l'aspect d'une poussière roussâtre. C'est l'aliment unique des voyageurs dans ce désert; un petit sac suffit pour longtemps. Pour s'en servir, on prend une poignée de cette farine pour un repas, on l'humecte d'eau chaude ou froide, on en fait des boulettes qu'on avale courageusement; c'est fort expéditif; mais un estomac qui n'est pas accoutumé dès le bas âge à cette nourriture, la supporte difficilement. Le tsamda ainsi préparé est d'ailleurs très-échauffant, presque sans saveur, et capable de tout défier, excepté une faim brutale. Il paraît pourtant que, mélangé à du lait, cet aliment devient supportable.

Les premiers jours du retour furent consacrés à faire des courses dans les montagnes voisines, courses fructueuses pour les collections d'histoire naturelle.

Le 17 juin était un dimanche. Les Chinois célébraient une fête. C'était le cinquième jour du cinquième mois; beaucoup de gens montaient en foule à la lamaserie et aux pagodes, et en revenaient en tenant à la main des bouquets de fleurs et d'herbes, entre autres d'armoïse. Cette plante est employée, en amulette, comme anthelminthique pour les enfants.

Le lendemain tout le pays était en rumeur: on avait découvert dans le puits d'un village voisin le cadavre d'un ouvrier qui s'y était jeté volontairement. Le grand mandarin de Tchang-kouren accourut sur les lieux et imposa une amende de cent tiao (sept à huit cents francs) à tout le village pour payer ses frais de route. A ce propos, le tchylama apprit à l'abbé David que dernièrement une contribution semblable avait été infligée à une famille dans laquelle était mort subitement, pendant son sommeil, un homme qui avait trop bien dîné. C'est ce qu'on appelle justice à la turque ou à la chinoise!

Cependant on parlait toujours beaucoup de l'approche des rebelles musulmans; ils avaient, disait-on, pris la ville de Ché-choui-dzé, et un grand nombre de familles de fuyards étaient arrivées à Pao-thou où on n'avait pas voulu les laisser entrer.

L'abbé David avait complété ses collections dans les environs malgré des orages presque journaliers; il résolut de faire une seconde expédition à l'Ourato occidental, afin de visiter les restes de forêts qui passent pour les plus considérables du pays et s'étendent jusqu'à deux cents lieues à la ronde.

Il trouva de grandes difficultés pour se procurer les provisions nécessaires. On continuait à les voir de mauvais œil malgré leur vie extrêmement retirée. Les Chinois peu honnêtes et pas scrupuleux ne pouvaient croire que ces étrangers ne leur ressemblassent pas un peu.

Le lama, ami et compatriote de Sambdatchiemda, eut pourtant le courage de leur louer son chameau pour un temps indéterminé; il est vrai qu'il se fit payer cher son amitié. Ce ne fut que le 30 juin qu'ils purent se remettre en route.

DEUXIÈME EXPÉDITION A L'OURATO OCCIDENTAL.

Cette fois ils étaient trois hommes pour l'expédition: l'abbé David marchant en tête, chargé de son fusil, de ses boîtes et d'un réseau à insectes, le frère Chevrier élevé à la dignité de chasseur, et Sambdatchiemda, qui cumulait les titres de chamelier, de guide, de cuisinier et d'interprète. L'âne avait été remplacé par un grand et robuste chameau.

Le costume chinois des voyageurs, mélangé d'euro péen, contrastait avec leur barbe tout à fait exotique. Ils pensaient être absents quinze ou vingt jours, et ils s'étaient munis en conséquence de vivres suffisants, c'est-à-dire de quarante livres de petit millet, de vingt livres de tsamba et de trois livres de graisse de porc, avec une bouteille d'eau-de-vie



chinoise pour chacun. Ils avaient, en outre, quelques petits pains durcis pour les cas de grande nécessité.

Leur chameau était haut monté, quoiqu'il n'eût que quatre ans; il avait été un peu incommode par une nourriture trop succulente et aqueuse, et surtout par les pluies des derniers jours : aussi fit-il quelques difficultés pour se laisser charger; malgré les cris *sok! sok!* de son conducteur, il refusait de se mettre à genoux, ou bien il se relevait trop tôt en jetant les bagages de côté et d'autre. Le lama son maître, arrivé sur ces entrefaites, déclara que son animal avait perdu, par le repos, ou l'habitude de l'obéissance. Il trouva le moyen de lui tenir les jambes pliées, mais la bête se débarrassa de ses entraves et se releva en grommelant. A la fin pourtant, et après beaucoup de peines qui n'étaient pas de bon augure, ils parvinrent à consolider leurs effets entre les deux bosses amaigries. Au dire des Mongols, ils étaient dans la saison pendant laquelle on laisse les chameaux paître en liberté dans la haute Mongolie, et ceux de ces animaux qu'on fait travailler en été, contre leur habitude, cherchent instinctivement à s'échapper dans la plaine.

Enfin tout fut prêt et ils se mirent gaiement en route vers sept heures du matin. Le chemin était boueux, mais la forte chaleur promettait de le dessécher bien vite. Deux jours de pluie avaient suffi pour donner aux montagnes et à la plaine un air de fraîcheur qu'elles avaient perdu depuis longtemps. Ils marchèrent vers Pao-thou, droit à l'occident. Cette ville ou grand village contient, on s'en souvient, environ dix mille familles, outre la garnison qui y séjournait depuis deux ou trois ans. C'est la dernière ville sur la rive septentrionale du fleuve Jaune, et le centre commercial de cette région. La route qu'ils suivaient était parcourue par une multitude de charrettes chargées principalement de céréales et de toiles, qui allaient soit vers la Mongolie centrale, soit vers le Kansou ravagé par les rebelles.

A mesure qu'ils approchaient de cette ville située à six lieues de Sartchy, ils se souvenaient du mauvais accueil qu'ils y avaient reçu et étaient préoccupés de la pensée d'y rencontrer un obstacle à leur passage. Ils virent en effet un cavalier qui accourait au galop, et qu'ils supposèrent, avec juste raison, être envoyé de Sartchy pour prévenir de leur voyage les autorités de Pao-thou, et sans doute les obliger à revenir sur leurs pas; aussi, avant d'arriver à cette ville, prirent-ils le parti de la tourner en se dirigeant du côté du sud, quoiqu'ils risquassent de trouver là aussi des piquets de soldats; mais il n'y avait pas moyen de passer ailleurs. A midi ils étaient en vue de la ville et à une lieue de distance environ; ils traversèrent à gué un petit ruisseau.

Cependant le temps devenait orageux; des nuages noirs s'accumulaient et roulaient sur tous les points du ciel; le tonnerre grondait au loin presque sans interruption; le vent soufflait impétueux; il commençait à pleuvoir.

Ils hâtèrent le pas dans ces plaines salées, et ils allèrent se réfugier dans une maison isolée. Un grand devant de porte chinoise leur offrit un abri provisoire; les habitants, accourus pour les voir, les regardaient avec indifférence et sans mot dire. Comme ils étaient affamés et surtout très-altérés, ils prièrent ces gens de leur faire cuire un peu de millet, moyennant rétribution. Ceux-ci refusèrent, ne voulurent pas même donner de l'eau, et laissèrent les voyageurs se mouiller à la porte, ainsi que leurs bagages qui étaient sur le dos du chameau. Ce dernier, plus heureux que ses maîtres, broutait paisiblement devant la maison.

Enfin le temps devint meilleur, et ils purent quitter cet abri inhospitalier et se remettre en route; le soir, ils arrivèrent à Gartchin-yao, dans une petite auberge. La tente fut établie au milieu de la grand'route, et pour épargner leurs provisions, ils mangèrent chacun à l'auberge un bol de pâte de sarrasin. La nuit était assez fraîche; ils dormirent peu, surtout à cause des nombreux passants et des

cavaliers tartares qui venaient faire la ronde, sans doute pour les observer. Ces stupides soldats les suivaient à la piste; il leur était pourtant facile de voir qu'ils n'allaient pas grossir l'armée des rebelles.

Le lendemain, les gens de l'auberge préparèrent encore de bonne grâce un modeste déjeuner. Cette maison était aussi une fumerie d'opium. Il y avait là une lampe allumée à côté de la pipe, pour inviter les voyageurs à fumer la drogue enivrante; des fumeurs dormaient et ronflaient; leur visage était d'une rougeur insolite.

La matinée était belle comme de coutume; ils quittèrent la grand'route qui mène au fleuve Jaune, et par le pays des Ortous, à Ning-shia-fou; ils se dirigèrent droit à l'ouest, à travers la plaine. Vers le soir, ils allèrent camper au sud de Hatamel, près d'une tente mongole d'où on leur apporta un peu de lait et des argols, en échange de quatre tasses de millet.

Résolus le lendemain de faire autant de chemin que la veille, ils hâtèrent le pas et le chameau tint bon. Le temps était brûlant, et ils cheminaient au milieu d'une plaine sablonneuse et déserte, couverte de réglisse, dont, faute d'eau, ils usèrent abondamment pour se rafraîchir.

Bientôt ils passèrent devant des groupes de tentes mongoles, et au bout d'une heure et demie de marche ils se trouvèrent en face de la lamaserie de Merghengol, au voisinage de laquelle ils allèrent s'établir, étant sûrs d'y trouver de l'eau et du combustible. Cette grande lamaserie ressemble à un village; un abondant ruisseau qui l'arrose va se perdre ensuite au milieu des cailloux.

Ils eurent peine à trouver assez d'argols pour cuire leur millet; puis, comme le haut de la vallée leur parut frais et boisé, ils se décidèrent à y pénétrer après leur repas. Elle est belle en effet; le ruisseau qui la parcourt çà et là est assez profond et nourrit beaucoup de petits poissons un peu semblables à nos goujons de France.

En remontant dans la soirée cette gorge pittoresque, ils coururent risque de se perdre. Sambdatchiemda, qui n'était pas toujours de bonne humeur quand on ne faisait pas ce qu'il voulait, avait ralenti volontairement le pas. Ses compagnons ne le voyaient plus depuis longtemps, et cependant la nuit approchait. Ils l'appelèrent de toute la force de leurs poumons; mais leur voix, confondue avec le ruisseau qui bondissait sur les rochers, n'obtint pas de réponse. Craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque accident (les brigands infestent, dit-on, la contrée), ils se décidèrent à aller à sa recherche, car le chameau qu'il accompagnait portait toutes les ressources de leur campagne. L'abbé David envoya donc sur sa piste son autre compagnon, pendant qu'il s'arrêta pour herboriser. Les heures s'écoulèrent, personne ne reparut; le naturaliste attend encore; il crie: personne ne répond.

Il partit à son tour en redescendant la vallée, mais par un autre sentier; il y reconnut avec surprise, sur la poussière, les pas d'un chameau. Comme ils ne se trouvaient pas dans un pays où les chameaux soient en usage, il en conclut que ces traces appartenaient au leur. Il examina la direction des pas, et il reconnut en effet que l'animal se dirigeait vers le nord. Il comprit alors leur séparation. Sambdatchiemda avait dû passer sans les voir et continuait à gravir la vallée pour les rejoindre au sommet; le frère Chevrier était descendu pour le chercher en sens opposé et sans regarder sans doute sur la route si le chameau y avait passé ou non. Quant au naturaliste, il se trouvait entre les deux, ne sachant de quel côté se diriger. Il se mit encore à crier de toutes ses forces en descendant vers le frère Chevrier, mais en vain; personne ne répondait. Il tira tout aussi vainement deux coups de fusil. Il retourna alors sur ses pas pour rechercher au nord le chamelier; réfléchissant que, s'il y avait des voleurs, c'était Sambdatchiemda et le chameau qui étaient le plus en danger, et non point le frère qui n'avait

que des armes à porter. Après un quart d'heure il rejoignit le Mongol, et leur troisième compagnon ne tarda pas à son tour à les rejoindre.

Sur ces entrefaites la nuit les surprit; mais heureusement ils n'eurent pas besoin de chercher longtemps un lieu favorable pour établir leur tente; l'endroit était charmant et suffisamment boisé.

Ce fut en ce lieu que le lendemain l'abbé Chevrier rapporta quatre ou cinq petits vers à soie, source de l'espèce cultivée, et qu'il avait trouvés sur un mûrier perdu au milieu de rochers presque inaccessibles. C'était bien véritablement des vers à soie sauvages.

Le soir, vers cinq heures, éclata un violent orage avec d'effrayants coups de tonnerre répétés par les mille vallées qui les entouraient. C'eût été magnifique s'il n'y avait pas eu de danger; mais la foudre éclatait presque à bout portant et elle alla frapper plusieurs rochers voisins.

Un Mongol, venu là pour couper du bois et qui s'était réfugié sous leur tente pendant l'orage, leur apprit que Biljukhaé (indiqué dans certaines cartes comme une ville) n'existe plus, et que ce n'était pas une ville, mais seulement un *castellum*, ou sorte de place forte de petite dimension, comme il en existait autrefois de distance en distance, et à tous les cent lys sur les rives du fleuve Jaune. Biljukhaé, dont ils retrouvèrent plus tard les ruines, était à peu près en face de la vallée de Merghen où ils étaient en ce moment. Ce même homme leur apprit encore qu'à leur midi le fleuve Jaune se partage en trois branches, au delà desquelles se trouve une longue plaine de sable roux jaunâtre, courant droit de l'ouest à l'est.

Ils levèrent leur tente le 6 juillet, et se dirigèrent vers le nord en remontant le ruisseau; après une ou deux heures de marche ascendante, ils prirent la direction de l'ouest, en suivant un sentier qui longe la crête des montagnes. Ils n'étaient pas seuls à voyager dans ces solitudes, car ils

aperçurent de loin un mandarin dont les habits de soie brillaient au soleil, et qu'accompagnaient deux lamas vêtus de rouge.

Leur sentier les amena tout à coup au milieu d'un système de collines arrondies, couvertes des plus belles prairies. C'était magnifique. On aurait pu se croire au milieu des fraîches montagnes sous-alpines de l'Europe! Il ne s'agissait plus que de trouver de l'eau; les indications qu'ils avaient prises ne leur en faisaient pas espérer, et leur guide avait déjà parcouru une grande partie de la vallée, quand l'abbé David eut le bonheur de rencontrer une claire et abondante fontaine cachée sous de grands saules, au milieu d'une dépression de la prairie et s'échappant tout à coup d'énormes rochers de granit. Ils se hâtèrent de rappeler leur chameau et de se fixer dans ce site délicieux.

Ils se trouvaient là dans une région vraiment alpestre, qui domine tous les pays d'alentour. Ils étaient sur un plateau très-élevé, mamelonné, couvert d'herbes verdoyantes et dont les replis étaient parfaitement boisés. Ils aperçurent au sud, au nord et à l'ouest la plaine que traverse encore une grande bande de sable jaunâtre, désigné dans le pays des Ortous sous le nom de *chérahélice* (jaune sable); une bande semblable s'étend pareillement de l'ouest à l'est, dans la plaine du nord, située entre la chaîne de l'Ourato et le massif de Mao-min-gan. Vers l'ouest, on aperçoit çà et là, au milieu d'une plaine fort étendue, des flaques d'eau, restes probables de l'ancien lac de Téléc-noor (mer-lac), au delà duquel on voit au loin les montagnes bleuâtres de l'Alachan. Toute cette vaste plaine était autrefois contournée par le fleuve Jaune et se trouvait jointe au pays des Ortous; le fleuve a maintenant changé de direction; il a abandonné cette grande courbe pour se frayer un lit plus direct et plus méridional. La partie basse de la plaine, en partie comblée et desséchée, est traversée par de nombreuses ramifications du fleuve, de sorte qu'une portion considérable des Ortous, nommée

Talato, se trouve aujourd'hui placée au nord du Hoang-ho, comme un membre séparé du corps, sans cesser toutefois d'appartenir à son ancien prince.

Le 9 juillet, le temps s'était beaucoup refroidi. Les explorateurs plièrent leur tente à midi et descendirent vers l'ouest jusqu'à un grand ruisseau qui coule dans la vallée; malheureusement leur route n'était pas de ce côté; ils quittèrent le ruisseau et remontèrent au nord-ouest pour redescendre jusqu'au soir, plus péniblement que jamais.

Leur chameau, peu habitué aux pentes rapides, soutenait difficilement leurs bagages : aussi la charge tomba-t-elle plusieurs fois en passant par-dessus la tête au détriment des effets et même de l'animal. Ils furent plusieurs fois obligés de tout refaire, de recharger et de perdre ainsi un temps précieux à ces opérations qui se renouvelèrent huit fois en quelques heures. Chaque fois ce ne fut qu'après des peines incroyables pour tenir agenouillé l'animal peu docile et grognant sans cesse, qu'ils parvinrent à le recharger.

La nuit pourtant approchait à grands pas et ils étaient dans des gorges où ils ne voyaient ni eau ni traces d'habitations. Sambdatchiemda avait bien pris des informations, mais il semblait s'être trompé et désorienté. L'abbé David fit arrêter ses compagnons plus fatigués encore que lui, et descendit rapidement la vallée, la parcourant longtemps avec anxiété, sans reconnaître le plus mince filet d'eau. Tous les ravins étaient d'une sécheresse désespérante. Le soleil avait déjà disparu lorsque revenant tristement, résigné à passer la nuit sans boire ni manger, il cherchait dans son esprit un argument pour déterminer ses compagnons à suivre le même parti. Tout à coup il aperçut au détour d'un sentier trois grands saules qui paraissaient plus vigoureux et plus verts que les arbres d'alentour. Il s'approcha et découvrit un petit trou large et profond d'un pied, à moitié rempli d'eau. Ils étaient sauvés ! Cette eau était un peu trouble; mais comme de nombreux chevreuils venaient

s'y abreuver, ainsi qu'on en pouvait juger par leurs vestiges, les voyageurs pouvaient en boire aussi.

L'abbé courut joyeusement annoncer sa bonne découverte, et ils ne tardèrent pas à être établis près de ce réservoir.

Ils étaient littéralement rendus de fatigue; néanmoins ils se mirent courageusement en devoir de ramasser de quoi faire leur feu. Des troncs de pins et de genévriers desséchés leur fournirent un excellent combustible. Leur millet fut bientôt cuit, mais ils étaient trop harassés pour préparer aussi une grosse perdrix tuée dans la soirée. Heureusement l'appétit ne leur faisait pas défaut, et ils prirent leur repas à la splendide lueur d'un grand feu, parfumé de la délicieuse odeur de genévrier.

La vallée où ils passèrent la nuit s'appelle Khaïlasté; elle se prolonge au sud et s'arrête aussi à une lamaserie. Après un déjeuner dont la perdrix fit les frais, ils partirent en se dirigeant vers le nord; après avoir descendu pendant plusieurs heures un chemin boisé très-rapide, où ils furent obligés de retenir la charge de leur chameau au moyen d'une corde qu'ils tenaient chacun à leur tour, pour éviter les scènes de la veille, ils arrivèrent enfin et entrèrent sans accident dans le désert.

La plaine, un peu accidentée sur les bords, est très-sablonneuse: aussi la végétation y est-elle très-maigre. Cette plaine, qu'ils suivaient de l'est à l'ouest, est limitée au nord par la chaîne parallèle du Mao-min-ngan, et traversée par de longues dunes jaunes, qui de loin ressemblent à un grand fleuve, auxquelles les Mongols donnent aussi le nom de Chérahélice, comme au pays des Ortous.

Ce misérable pays est très-peu habité; de rares troupeaux de bœufs et de brebis errent çà et là, gardés par des bergères mongoles. Vers midi ils rencontrèrent, dans une dépression de terrain, un léger filet d'eau près duquel ils firent halte.

Quoique marchant rapidement, malgré un soleil brûlant et le sable mouvant du chemin, ils n'avaient pas l'espoir de

parvenir à la grande vallée occidentale dite Baron-taba. Ils furent donc contraints de passer la nuit dans un vallon où se trouve un puits, non loin d'une tente mongole, endroit sec et misérable, sans bois ni argols; ils trouvèrent difficilement assez de combustibles pour faire leur cuisine.

La pluie les surprit la nuit et continua encore le matin. Cependant, ayant pu se mettre en route vers onze heures, ils s'acheminèrent sur l'ouest, le long des montagnes de l'Ourato, dont la hauteur diminuait peu à peu à mesure qu'ils avançaient.

Ils se trouvèrent en face de la grande plaine de Téléinor, au milieu de laquelle le fleuve Jaune semble avoir autrefois changé plusieurs fois son lit, pour se diriger plus au sud en laissant séparé au nord le pays Ortou du Talato. Les terres qu'il a abandonnées commençaient à être cultivées par les Chinois et par les Mongols eux-mêmes.

Vers le soir seulement ils parvinrent en face de l'ouverture septentrionale du Baron-taba que les Chinois appellent Si-pa. Par ces mots *ba* et *pa* on désigne aussi ces passages élevés que nous appelons *ports* dans les Pyrénées. Si leurs forces et leurs provisions leur avaient permis de continuer dans cette direction, il ne leur aurait plus fallu qu'une journée pour toucher à la fin de la chaîne de l'Ourato, qu'ils auraient pu ensuite contourner à l'orient pour retourner par le sud. On voit ces montagnes s'abaisser et fuir à la plaine en longue pente douce. L'abbé David aurait bien désiré faire ce tour, mais ses compagnons se dirent trop fatigués et, d'un autre côté, il voulait absolument explorer cette célèbre vallée qu'il avait tant de fois entendu désigner comme la plus boisée de toute la chaîne.

Ils entrèrent donc, avant la nuit, dans une étroite gorge, en remontant le lit desséché d'un torrent, au milieu duquel ils rencontrèrent de nombreuses carcasses de vaches mortes trois mois auparavant, d'une épizootie qui avait détruit un nombre immense de bêtes à corne.

Une petite flaque d'eau dormante qu'ils avaient trouvée dans la bifurcation du terrain fut leur seule ressource pour le soir, mais le combustible foisonnait. Ils avaient à leur portée de grands tronçons de pins à moitié brûlés ainsi que d'autres arbres odorants.

Le lendemain, faute de renseignements, ils étaient un peu incertains sur la direction à tenir pour arriver à Baron-taba, mais, sans s'en douter, ils suivaient une des issues du nord. Ils gravirent d'abord le torrent vers le sud-est, puis vers le sud. Le chemin devint bientôt fort mauvais, très-étroit et surtout très-rapide. Un jeune Mongol, aux joues rondes et vermeilles comme un montagnard européen, dont ils firent la rencontre, les tira de perplexité en leur apprenant qu'ils étaient dans la bonne voie. Mais ils avançaient difficilement dans ce sentier parsemé de troncs d'arbres tombés de vétusté. Ce fut pis encore quand, arrivés au point culminant de la gorge, ils durent s'engager dans une descente rapide et dangereuse. Ils furent obligés une fois encore de retenir la charge de leur chameau au moyen d'une corde qu'ils tenaient à deux et de toutes leurs forces. Il est certain que jamais chameau chargé comme le leur n'avait passé par là; mais ils observaient qu'à l'exemple de l'âne, leur gros ruminant était possédé de l'esprit de contradiction, et qu'au lieu de ralentir son pas dans ces descentes difficiles, il l'activait au contraire, surtout quand il se sentait retenu à l'arrière. Un élément comique vint rendre toute leur bonne humeur aux voyageurs. Le frère Chevrier exploitait à son profit ce tic de leur chameau. Dans les endroits où le chemin était plat ou à peu près, il se laissait traîner par la bonne bête pour s'épargner un peu de fatigue. Dans un moment où il tirait la corde plus fort que de coutume, elle se rompit et le bon frère tomba à la renverse. Ses camarades en firent une provision de gaieté pour le reste de la journée.

A mesure qu'ils descendaient en avançant vers le sud, la

vallée s'élargissait, les montagnes semblaient s'élever par rapport au sol, et étaient excessivement escarpées.

Les forêts, dans ces régions, sont presque partout détruites; les grands et vieux pins ne se voient en nombre que sur les sommets élevés et dans les vallons inaccessibles. Plus bas les arbres sont encore plus nombreux, mais on ne leur laisse pas prendre leur développement. La prohibition de toucher aux bois de l'Ourato commence à n'être plus en vigueur.

Ils passèrent la nuit à deux lieues environ au-dessus de la lamaserie qui porte le nom de la vallée, et dans un endroit où naît un clair et abondant ruisseau, au milieu d'une contrée d'ailleurs très-sèche.

On leur avait dit que ces parages étaient infestés de brigands; mais pendant la nuit ils ne furent éveillés que par des passants qui venaient les examiner. Heureusement la vue de leur barbe et surtout de leurs armes inspirait un respect salutaire à ces curieux.

Dans la matinée, ils virent passer souvent des Mongols qui traînaient des troncs de pins vers la plaine. Ils apprirent qu'en face de la vallée, au sud, se trouve la demeure de l'ouang-yé, ou prince de l'Ourato occidental, qui était en ce moment à la guerre dans le Kansou. C'était lui qui avait fait construire la flottille de bateaux pour lesquels étaient destinés les bois qu'ils voyaient passer.

Leurs premières courses et les informations qu'ils prirent les convainquirent qu'ils n'avaient guère à espérer pour l'acquisition des objets d'histoire naturelle. Leurs forces étaient, de plus, épuisées. Ils se décidèrent donc à regagner Sartchy par le plus court chemin.

Ils levèrent la tente à sept heures et demie, et ils entrèrent dans la plaine, en laissant une grande et belle lamaserie à leur droite, à l'entrée de la vallée de Baron-tabà, et sur de petites collines granitiques.

Du haut de ces monticules ils aperçurent, à l'ouest et au

sud, le fleuve Jaune partagé en nombreuses branches qui traversaient un pays bas, actuellement inondé, auquel les Chinois donnent le nom du Su-haè-lin (forêt de tamarix). Vers midi ils s'arrêtèrent près d'une lamaserie toute blanchie à la chaux et qu'ils avaient aperçue de loin dans la plaine. Ils supposaient avec raison qu'ils trouveraient là de l'eau et des argols, les deux choses indispensables pour leur halte.

Après leur frugal repas ils se pressèrent de reprendre leur route en prévision d'un orage. L'air était brûlant; de gros nuages blancs s'élevaient en pyramide à l'horizon pour s'accumuler plus haut en sombres masses; le tonnerre grondait au loin. Ils hâtèrent donc le pas autant que possible, comme pour éviter la tempête qui s'était déclarée plus loin à l'ouest. Mais, après deux heures de marche forcée, ils furent surpris par un orage épouvantable. Ils traversèrent des champs abandonnés, théâtre, l'année d'avant, d'une rixe sanglante entre les Mongols et les Chinois qui voulaient s'emparer de ces terres et les cultiver comme leur propriété. Une quarantaine d'hommes y avaient perdu la vie, et les tribunaux de Kouï-hoa-tcheng traitaient en ce moment l'affaire.

Le vent était si impétueux qu'ils avaient toutes les peines du monde à fixer leur tente. Ils la lestèrent avec des pierres, et l'attachèrent au moyen de très-grosses cordes. Le temps était horrible; les éclats de tonnerre étaient continuels au-dessus de leur tête; la pluie tombait par masses compactes plutôt que par gouttes. Leur tente était toute traversée et l'eau y coulait comme un ruisseau. Au moyen d'une rigole creusée dans le milieu avec la houlette d'herborisation, ils parvinrent à détourner le courant de manière que leurs bagages ne fussent qu'à moitié mouillés. Les collections si péniblement amassées furent fortement éprouvées; enfin, à la tombée de la nuit, l'orage s'éloigna vers l'est; mais il fit le tour du cercle et revint au sud-ouest. Ce fut encore cette fois un véritable cyclone en pleine terre.

Ils dormirent mal, mais, le jour arrivé, ils se remirent un peu, et ils partirent de bonne heure à jeun. Ils parcoururent ainsi sans s'arrêter environ soixante lys. Leur chamelier était de fort mauvaise humeur; l'abbé David l'envoya vers une tente voisine de la route demander, moyennant finances, de l'eau et un peu d'argols pour préparer le déjeuner. Ils étaient affamés, n'ayant rien pris le matin et ayant mal mangé la veille. Le Mongol s'arrêta avec ses compagnons et ne revint, les mains vides, qu'une demi-heure plus tard. Ils furent donc obligés de marcher ainsi jusqu'à Hatamel, où ils s'arrêtèrent assez tard au milieu de deux habitations mongoles.

Les journées suivantes furent plus favorables, et le 16 juillet ils traversèrent gravement toute la ville de Pao-thou, suivis par une multitude d'hommes attirés par la curiosité de voir deux Européens. On chercha bien encore à les arrêter au nom des mandarins, mais avec un peu de fermeté ils obtinrent qu'on ne leur fit plus perdre de temps, et ils purent arriver pour la nuit dans une auberge éloignée de trois lieues seulement de Sartchy.

C'est le 17 juillet à neuf heures et demie du matin qu'ils rentrèrent dans leur demeure où ils trouvèrent heureusement tout en paix.

Sartchy et les villages voisins avaient un certain air de fête; ils rencontrèrent des charrettes pleines de femmes et de jeunes filles qui allaient au spectacle vêtues d'habits aux couleurs voyantes, rouges, verts, bleus, etc. Ces réjouissances étaient occasionnées par la pluie qui venait de tomber.

Depuis Baron-taba jusqu'à Sartchy, ils avaient toujours marché en ligne directe ou à peu près; l'abbé David évalue donc à quarante et quelques lieues la distance parcourue. En ajoutant encore une quinzaine de lieues, de Baron-taba jusqu'aux montagnes, on arrive à une soixantaine de lieues, distance de Sartchy à l'extrémité de la chaîne de l'Ourato.

La période du 19 au 23 juillet fut employée à classer et

ranger les collections, puis les voyageurs se préparèrent à entreprendre une exploration vers le nord.

EXCURSIONS AUTOUR D'OU-THAN-DJAO, DANS LA PLAINE D'OU-TEUINI-GOL, DANS LA CHAÎNE DES MONTAGNES DE TCHANGHINI-OUA, ET AU MAO-MIN-NGAN.

A partir du 24 juillet, l'abbé David et ses compagnons de route firent plusieurs excursions autour d'Ou-than-djao. Les Starchinois semblaient s'être habitués à eux et, malgré une certaine bizarrerie dans leurs costumes, les laissaient aller et venir sans s'inquiéter de leurs démarches.

Leur première excursion dura jusqu'au 1^{er} août, et elle fut féconde en résultats pour leurs collections d'objets d'histoire naturelle.

S'étant établis le 25 au soir dans les montagnes de Tchanghini-oula, qui forment une chaîne parallèle à l'Ourato, et de médiocre hauteur, ils se trouvèrent près d'une vacherie chinoise. Plusieurs robustes jeunes gens y gardaient quelques centaines de brebis, de nombreux bœufs et vaches qui étaient fort gras à cette époque.

La tente misérable et provisoire où vivaient ces pauvres gens était couverte de nattes de sorgho. Leur bétail passe la nuit à la belle étoile, sans enclos qui le protège; aussi ces bergers sont-ils obligés de veiller chacun à leur tour et de crier fréquemment la nuit pour écarter les loups. Comme les Chinois ont l'habitude de ne pas traire leurs vaches, il est inutile de chercher du laitage chez eux.

Depuis l'endroit où ils campaient jusqu'à la plaine de Mao-min-ngan, il n'y a que quelques basses montagnes à traverser; les voyageurs y firent une excursion. Depuis peu d'années seulement les Chinois avaient obtenu la permission de cultiver les terres du pays de Min-ngan, que les Mongols appellent par mépris Mao-min-ngan, à cause de leur stérilité; et déjà ces industriels cultivateurs avaient trouvé le

moyen de les fertiliser en majeure partie. Bon nombre de villages de nouvelle création s'étaient répandus çà et là ; on se serait cru déjà en pleine Chine.

La plaine vers laquelle ils cheminaient s'étend fort loin de l'est à l'ouest, mais elle n'a que quelques lieues du sud au nord ; là commence un troisième grand massif de montagnes médiocrement élevées, appelées Mingani-oula. Au delà sont d'autres pays mongols dans lesquels il n'est pas encore permis aux Chinois d'ouvrir la terre ; mais il est probable que cette prohibition ne durera pas longtemps ; les Chinois sont nombreux, habiles, et paraissent destinés à envahir un jour toute la Mongolie. D'ailleurs les Mongols sont souvent bien aises d'obtenir du millet en échange de quelques lambeaux de terre, au lieu de se le procurer en échange de leurs moutons, de leurs bœufs et de leurs pelletteries, l'argent monnayé n'ayant pas cours chez eux.

Rentrés le 27 juillet dans la plaine ondoyée d'Ou-teuïngol, les explorateurs se dirigèrent vers l'est jusqu'au soir. Le ciel était voilé, mais le vent était doux et leurs poumons se dilataient délicieusement au milieu des hautes prairies sèches qu'ils parcouraient. Les prairies élevées sont loin de former là l'épaisse et compacte verdure qu'on admire en Europe, elles sont généralement fort maigres.

Ils aperçurent sur le chemin des ossements humains, des crânes entiers, etc. ; les Mongols n'ensevelissent pas leurs morts, ils les déposent simplement à terre dans les lieux désignés par les lamas comme les plus propres à une heureuse transmigration de l'âme. Les fauves et les oiseaux de proie se chargent de les dévorer bientôt après.

Ils virent des caravanes sur la route qui longeait la plaine de Teuïngol de l'est à l'ouest ; elles se composaient de nombreux chameaux marchant par troupes de douze, en longues et paisibles files, attachés l'un derrière l'autre : c'est le nombre que gouverne d'ordinaire un chamelier. Ces animaux portaient les marchandises de Kouï-hoa-tchen et se

dirigeaient, paraît-il, jusqu'à la Mongolie centrale, et à Ii. Pour entreprendre ces longs voyages, les marchands se réunissent en caravanes plus ou moins nombreuses. Plusieurs chameaux n'étaient chargés que d'eau, élément rare dans ces plaines sablonneuses et stériles.

Dans l'après-midi, ils furent étonnés de voir, dans un pays exclusivement mongol, un certain nombre de Chinois armés de pioches et de pelles, se disposant à bâtir des maisons de pierre ; ils venaient d'arriver et logeaient provisoirement sous des tentes près desquelles paissait un beau troupeau de bœufs. Ces cultivateurs avaient choisi pour s'établir le meilleur point de la contrée et le voisinage d'une source. Selon eux, ce pays appartenant au Min-ngan, ils étaient dans leur droit en venant s'y établir ; les Mongols soutenaient, au contraire, que le pays leur appartenait et que les Chinois s'en emparaient injustement et malgré eux ; que cette affaire était déjà devant les tribunaux, mais qu'ils craignaient que l'argent et la ruse des Chinois ne fissent injustement décider la chose en leur faveur.

Dans ce cas, ils étaient décidés à chasser les envahisseurs par la force. Les Chinois, de leur côté, tiraient de temps en temps des coups de fusil pour montrer aux Mongols qu'ils étaient aussi armés et décidés à ne pas céder. Les rixes de cette nature sont assez fréquentes dans les parties de la Mongolie envahie par les Chinois ; mais quoi que fassent les nomades et paresseux pasteurs de l'Asie centrale, ils ne pourront réussir à contenir l'exubérante population chinoise. Ce pays se dépeuple de jour en jour, soit par la misère, soit par le grand nombre de lamas ; ce sont les Chinois qui sont appelés à le repeupler en s'incorporant les pauvres débris de la race mongole.

Cependant le jour baissait ; les voyageurs continuaient à marcher vers l'est. Les points blancs qu'ils avaient aperçus le matin, sur le fond bleuâtre de hautes collines situées au nord, devenaient distincts et se dessinaient nettement sur

le tapis verdoyant d'une abondante végétation : c'était l'habitation d'été du grand lama d'Ou-than-djao, composée de belles tentes arrondies. A partir de là, la plaine ou large vallée d'Ou-teuini-gol semble fuir. Vers le sud-est se trouve la petite et industrielle ville de Kara-kouren (noirs jardins), où les Mongols du voisinage font leurs provisions de grains, de toiles, etc., en échange des produits de leurs troupeaux.

Ils jugèrent d'autant moins à propos d'aller profaner par leur présence la villa d'été du bouddha vivant, qu'ils commençaient à rencontrer de trop brillantes cavalcades de lamas, aux éclatants habits jaunes et rouges, qui d'un air dédaigneux les regardaient cheminer paisiblement à la suite de leur chameau. Un extérieur misérable n'est pas là plus qu'ailleurs une grande recommandation. En Mongolie, on rencontre fréquemment, pendant la belle saison, des lamas élégamment vêtus et montés, galopant toute la journée d'une tente à l'autre, pour tuer le temps, certains d'être bien reçus chez les Mongols, quoique les provisions de bouche de la famille aient à souffrir sensiblement de leurs visites. Le thé au lait et au sel, le vinaigre et l'eau-de-vie de lait, sont les friandises qu'on offre aux visiteurs, et si l'on est à table à leur arrivée, la politesse exige qu'on les y admette. C'est la raison pour laquelle les Mongols, aussi avarés que pauvres, ne prennent ordinairement leur nourriture que le soir, quand ils n'ont plus à craindre de visiteurs.

Le lendemain la pluie retint nos voyageurs sous la tente pendant toute la journée. Ils entendirent dans la tente voisine un lama bon vivant, dont toute la richesse consistait en quelques vaches, et qui passait son temps à chanter et à jouer de la flûte. Le chant mongol est varié et plus étendu que le chant chinois, dont les monotones mélodies roulent invariablement sur cinq ou six notes presque mécaniquement coupées par une mesure à deux temps. Les Mongols, hommes,

femmes ou enfants, chantent presque continuellement à plein gosier; tandis que les Chinois chantent horriblement en fausset ou font entendre un criaillement rauque qui déchire les oreilles européennes. Quant à la musique instrumentale, elle est à peu près la même chez les deux nations : détestable; ils n'ont aucune idée d'harmonie, et les accords leur sont complètement inconnus. Les instruments à vent sont d'ordinaire la flûte sans clef, une sorte de petit chalumeau primitif, une grande trompette à énorme pavillon, dont ils ne tirent jamais que deux notes; la fondamentale et la quinte. Les instruments à cordes ne valent guère mieux : un violon à très-petite chambre sonore, muni de deux ou trois cordes auxquelles est attaché l'archet, puis deux sortes de guitares moins désagréables, auxquelles s'ajoute dans les fêtes l'affreux tintamarre du tam-tam, associé à des tambours de bois ou des instruments en pierres réputées sonores, et parfois aussi un système de huit ou neuf clochettes aux notes essentiellement fausses. On a souvent dit et écrit que les Chinois n'aimaient pas notre musique, et que leur oreille n'était pas faite pour goûter l'harmonie de la musique européenne. C'est une erreur. Ces peuples comprennent lentement et admettent difficilement tout ce qui est nouveau pour eux; mais quand ils ont entendu assez nos morceaux pour les goûter un peu, ils finissent par en raffoler.

Le 29 juillet, le temps s'étant mis au beau, les voyageurs repartirent à travers les montagnes en se dirigeant vers le sud. Les Mongols, que leur arrivée avait d'abord effarouchés, n'avaient pas tardé à se rassurer et étaient devenus leurs amis. Au moment du départ, une jeune fille d'une quinzaine d'années, brune, aux yeux noirs largement fendus, mais presque entièrement cachés (à la chinoise) sous une paupière trop grande, vint leur offrir, de la part de ses parents, une coupe de crème et une petite cruche de lait aigri, boisson fort agréable au goût de ces pasteurs. Pour reconnaître

cette urbanité, les voyageurs firent une forte brèche à leurs provisions ordinaires.

Ils arrivèrent dans une large vallée nommée Soul-djeinigo; ils trouvèrent là quelques tentes établies auprès d'un puits et à côté desquelles ils dressèrent la leur. Sambdatchiemda reconnut ces lieux où il avait séjourné deux ans dans sa jeunesse; il y retrouva même un vieil ami. Ils y séjournèrent jusqu'au lendemain après midi.

D'après ce qu'ils apprirent, le sort des soldats mongols est fort triste; tous les hommes sans distinction d'âge et de condition sont obligés au service des armes toutes les fois que leurs chefs les y appellent. Incorporés dans l'armée, ils doivent se nourrir, s'habiller et s'entretenir à leur frais, par la raison qu'ils servent l'empereur, leur parent, en sa qualité de Tartare mongol. Les gens riches s'arrangent avec les mandarins de manière à ne pas quitter leurs foyers; mais les pauvres, qui n'ont pas de gros cadeaux à leur offrir, ne peuvent éviter de se ruiner dans l'armée, à moins qu'ils ne s'enrichissent par le pillage et le brigandage, comme c'est l'ordinaire dans les pays où passent les troupes impériales.

A une heure et demie les voyageurs partirent vers l'ouest, pour la grande vallée d'Ou-than-djao; ils arrivèrent à la nuit dans un pays déjà connu, près de la grande et belle lamaserie. Le 1^{er} août, vers le milieu du jour ils étaient rendus à Sartchy. Ils trouvèrent la ville menacée d'une sécheresse prolongée. Néanmoins les nonchalants habitants ne se laissaient pas aller à la mélancolie. En approchant de la pagode orientale, les explorateurs furent surpris d'y trouver une multitude de gens endimanchés. Il y avait spectacle, bien qu'aucune fête païenne n'occasionnât ces réjouissances.

Chaque bourg ou village chinois a, en face de la pagode principale, un théâtre construit invariablement sur le même modèle, et sur lequel il n'y a place que pour les acteurs et pour quelques musiciens. Les spectateurs se rangent par

terre comme ils peuvent, au risque d'encombrer le chemin.

Les Chinois comprennent très-peu les pièces que les acteurs leur débitent avec force cris et gestes exagérés. Quant aux rôles de femmes, ils sont toujours remplis par des hommes à figure plus ou moins féminine. Pour se rendre au spectacle, les Chinois ne font pas de grands frais de toilette; ils se contentent de mettre des bas plus blancs, et une veste plus propre qu'à l'ordinaire. Quant aux petits garçons, ils s'y rassemblent tout nus, ou à peu près, suivant la mode du pays en été. Les femmes chinoises, si attachées à leurs foyers, aiment pourtant à venir jouir de la comédie : on en voit beaucoup assises et accumulées sur des charrettes. Leur mise, en Mongolie, n'a rien de particulier; leur robe à larges manches n'est qu'une ample veste descendant jusqu'au genou; le pantalon, très-large d'abord, s'amincit vers le bas de la jambe, comme pour donner à celle-ci la forme d'un énorme fuseau terminé par un petit pied; cette partie du vêtement est ordinairement de couleur éclatante, rouge, verte ou violette. Leurs cheveux noirs et luisants sont soigneusement rangés et surchargés de fleurs artificielles. Les jeunes filles, avant d'être fiancées, portent les cheveux disposés en longue tresse qui descend sur le dos, comme la queue des hommes; elles forment, au moyen des cheveux de devant, une seconde tresse qu'elles replient en demi-couronne sur le côté gauche, et qu'elles rattachent derrière la tête à la grande tresse tombante; c'est à cette petite tresse de la tempe gauche que leurs mères suspendent des perles ou des bijoux, dont l'effet est assez gracieux.

Les femmes mongoles, moins casanières, et qu'on voit souvent voyager à pied ou à cheval, se rendent aussi en foule aux comédies; on les reconnaît à leurs longues robes, la tête couverte d'un petit chapeau rond particulier au pays, les cheveux divisés en une multitude de tresses relevées sur les côtés de la tête et surchargées de pierreries et de joyaux.

L'abbé David observa là, pour la première fois, une coiffure jolie quoique étrange : plusieurs jeunes filles portaient une sorte de casquette formée d'un tissu très-léger, transparent, évidée au centre, sous laquelle la tête se trouvait ainsi exposée à l'air. Cette coiffure qui ressemblait à une visière oblongue ou à un large bord de chapeau légèrement relevé sur le devant, était ornée de broderies et de franges, et donnait aux enfants qui la portaient un air d'élégance qu'on n'est pas habitué à voir dans ce pays.

L'arrivée à Sartchy des voyageurs fut accompagnée d'une pluie abondante, ce qui réjouit la population et permit au naturaliste de mettre en ordre ses collections. Dès le lendemain de leur arrivée, le propriétaire de leur modeste habitation vint leur demander d'avance le prix du loyer du mois suivant. Ce pauvre diable, quoique propriétaire de terres et de plusieurs maisons, était souvent fort gêné. C'était, ainsi que sa femme, son fils et sa bru, un intrépide fumeur d'opium. Ce poison coûte beaucoup, quoiqu'on en récolte en quantité dans le pays, où les meilleures terres sont semencées de pavot, et qu'on l'y vende moitié moins cher que dans l'intérieur de la Chine; il n'y vaut que le tiers de la valeur de l'argent. On assure qu'à Sartchy, ainsi qu'aux environs, il n'y a personne qui, pouvant fumer de l'opium, se prive de ce plaisir sensuel. Aussi la population y est-elle plus chétive, et y voit-on des figures plus blêmes que partout ailleurs. L'opium y porte le nom de *ta-yen* (grande fumée) ou de *siang-yen* (fumée européenne). Les Chinois ne veulent pas croire que les Européens, qui leur ont porté le premier opium, ne le fument pas, ni n'épuisent, comme eux, leur fortune et leur santé à se procurer les misérables enivremens dont les sensuels Orientaux sont si avides.

Le 4 août, le temps était serein et les voyageurs se disposèrent à traverser le fleuve Jaune. Le batelier leur apprit pendant la traversée, qui dure un quart d'heure environ,

que la pêche est interrompue pendant l'été pour recommencer en septembre.

Le lendemain, le chamelier et le chameau étaient malades; il fallut se résigner à garder la maison. L'abbé David se décida à utiliser son temps en allant seul herboriser aux environs. Il fit encore là, pendant cette période, une ample moisson d'échantillons précieux à l'étude de l'histoire naturelle.

Cependant le temps s'était remis au beau fixe, et les agriculteurs chinois étaient effrayés des chaleurs extraordinaires qui faisaient jaunir les moissons avant leur complète maturité. Aussi s'adressèrent-ils au ciel pour en obtenir un changement de température. Les habitants de Sartchy et du voisinage s'imposèrent des pénitences publiques sous forme d'une abstinence et d'un jeûne général qui devaient durer huit jours et plus au besoin. Défense non-seulement de manger de la viande, mais encore d'en vendre; interdiction de l'usage de l'oignon, de l'ail et du vin de grain, regardés comme aliments trop délicats en temps de pénitence. Le tam-tam, les tambours résonnaient du matin au soir dans les pagodes, et accompagnaient les *khoto* ou adorations, qu'en guise de prières allaient y faire à tour de rôle des chœurs de veuves, de jeunes filles, de petits enfants, considérés comme non souillés de péchés. De leur côté, les hommes promenaient chaque jour dans la ville la statue de Loung-wang ou dieu de la pluie. Chaque jour on allait aussi chercher au ruisseau voisin une cruche d'eau qu'on exposait devant le dieu, en lui demandant la pluie à grands cris. Pendant que les veuves et les enfants font leurs adorations, il est interdit aux hommes, tous tenus pour pécheurs, d'entrer dans la pagode.

La maladie de Sambdatchiemda continuant, l'abbé David dut renoncer à faire sa grande excursion des Ortous.

A une vingtaine de lieues au sud de Sartchy se trouve un grand lac d'eau douce nommé Thémé-hata-noor (cha-

meau-roche-lac); plus loin au sud-ouest se voit un autre lac salé d'où se tire tout le sel qui se consomme dans le pays. Tout le pays des Ortous, plaine le long du fleuve Jaune, ou colline de l'intérieur, avait été envahi depuis une vingtaine d'années par les Chinois venus de Chen-si, qui le cultivaient alors. L'abbé David apprit sur cette contrée une singularité curieuse, c'est qu'on y conserve encore précieusement les restes mortels du fameux Genghis-kan, enfermés dans une grande caisse d'argent que les Mongols n'exposent pas facilement aux yeux des étrangers. Ce précieux cercueil serait gardé, non dans une lamaserie, mais dans une tente particulière, par un prince du pays. On y accourt en pèlerinage, et les Mongols viennent y faire des khoto, ou prosternations, telles qu'on les exécute devant les empereurs vivants. Cet endroit est situé, dit-on, à trente ou quarante lieues au sud de Sartchy et se nomme Ttia-y-seng. On ajoute que cette caisse d'argent massif, après avoir été promenée dans plusieurs parties de la Mongolie, de crainte qu'elle ne tombât entre les mains des ennemis, a été amenée depuis longtemps et laissée définitivement dans le pays des Ortous, qui est à l'abri de toute incursion hostile à cause de sa pauvreté. Le cercueil est toujours enveloppé d'étoffes précieuses, que les dévots visiteurs viennent baiser respectueusement.

Le 14 août, l'excessive chaleur continuant, les habitants redoublèrent de sévérité pour l'observation des pénitences ordonnées. Les marchands n'osaient plus vendre, même en cachette, les aliments défendus par le jeûne païen. Un pauvre diable de marchand de légumes, qui s'était permis de débiter quelques oignons, fut emprisonné. Ce régime forcé était bien dur pour des voyageurs déjà si éprouvés par les privations de la route.

C'est ainsi que s'écoulaient les jours utilisés par le savant naturaliste en courses toujours profitables au muséum.

Enfin le jour du départ arriva le 27 août. Le propriétaire

de la maison que les voyageurs avaient louée, accompagné de quelques voisins, voulant laisser dans l'esprit de ses hôtes le souvenir d'une tardive courtoisie, vint leur souhaiter bon voyage en leur offrant un petit verre de vin de sorgho tout chaud, qu'ils acceptèrent avec plaisir. Ils s'arrêtèrent à cinq heures à Tchang-kouren et couchèrent le soir au village de Maétar-tchiao. A mesure qu'ils approchaient vers l'est, le pays devenait plus pittoresque, les champs plus fertiles, les arbres plus nombreux. Dans les villages ils rencontraient de vastes champs couverts de melons, de pastèques, dont les Chinois consomment en cette saison une quantité incroyable sans qu'ils en soient incommodés.

A midi, le 28, ils firent halte à Tao-sse-ho, d'où ils distinguèrent à une lieue vers le sud-est un petit lac qu'ils laissèrent à leur droite; ils passèrent la nuit à Taor-tchy, village de trente familles, à une lieue des montagnes.

Le surlendemain 30 août, le beau temps durant toujours, ils arrivaient à midi à la vieille ville de Kouï-hoa-tcheng, qu'ils traversèrent escortés d'une multitude de curieux. Ils s'arrêtèrent là pour se procurer de nouveaux moyens de transport, puis ils repartirent le 4 septembre.

Leur voyage de Kouï-hoa-tcheng jusqu'à Eul-che-san-hao dura sept grands jours.

Ils suivirent la même route que pour aller au village de Thang-han-pou-lang. Là ils se dirigèrent plus au sud vers le lac de Thaé-haé.

La plaine du Thaé-haé, cultivée en partie, en partie habitée par les Mongols, est entourée de montagnes généralement basses, mais plus élevées vers le nord-nord-ouest. Cette chaîne peut avoir de quinze à vingt lieues de longueur de l'est à l'ouest, sur une largeur moindre. Le lac a environ sept ou huit lieues de circonférence; l'eau en est très-saumâtre, d'un goût salé amer très-désagréable; la partie méridionale fournit un peu de mauvais sel.

Au sud-ouest du Thaé-haé on trouve un second lac plus

petit, séparé du premier par deux ou trois lieues, et dans lequel se rendent plusieurs petits ruisseaux dont le plus considérable, au nord-ouest, se nomme Koumpa-ho (le fleuve du peut-être), à cause de la difficulté qu'on rencontre à le traverser à certaines époques. Les bords de ce lac, ainsi que les collines environnantes, sont peuplés de Mongols.

Le 8 septembre, après avoir eu une première gelée blanche fort nuisible pour les tardives récoltes de ces régions élevées, ils traversèrent beaucoup de villages et de hameaux de bonne apparence. Le centre de population le plus important qu'ils rencontrèrent est la ville de Fong-tcheng, qui a un air de prospérité, quoiqu'elle soit entourée d'une mauvaise muraille de terre. Un grand ruisseau, venant du nord-est, la baigne d'un côté, tandis qu'un autre cours d'eau de moindre dimension se dirige vers l'ouest.

Arrivés le 10 fort tard, à la résidence de leurs confrères et compatriotes de l'Eul-che-san-hao, ils y séjournèrent une douzaine de jours. Puis ils quittèrent le pays et arrivèrent le 26 à Suen-hoa-fou. Enfin, après être demeuré un mois dans cette ville, l'abbé David arriva sain et sauf à Pékin, le 26 octobre, après une absence de sept mois et demi.

